L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & COMP.
Éditeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DUFOUR.
E. DUVERGER. S. BARBY.
N° 83, RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLEANS :
MARDI MATIN, 25 JANVIER 1853.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 25 JANVIER 1853.

RAPPORTS.

Nous avons publié hier dans le supplément qui accompagnait l'*Abeille*, trois rapports offrant le contact réel, celui de l'auditeur des comptes publics, celui de l'ingénieur d'Etat et celui de bibliothécaire. Nous allons les analyser rapidement en commençant par celui de l'auditeur.

Le rapport de M. Bordelon est fort long; mais il est aussi impossible de l'abréger; quand il s'agit d'aligner des chiffres, on ne saurait être trop indifférent et concis. Les recettes de l'année 1852 ont atteint $11,46 568 74, dont il reste en caisse $96,016 46. Les dépenses ont été de $1,098,911 38, celles de l'année 1853 sont évaluées à $1,192,310. L'auditeur entre ici dans le long détail qui appelle l'attention de la Législature sur ce fait que les dépenses courantes de l'Etat sont plus fortes que les revenus ordinaires. Il est temps, dit-il, de rétablir l'équilibre en augmentant l'impôt. Trois cent mille piastres de la dette de l'Etat sont remboursables au 1er juin 1857; il conviendrait de prendre les devants, afin que, l'époque arrivée, l'Etat soit en mesure d'acquitter ses créanciers; en fractionnant d'ailleurs la taxe et en la répartissant dans une période de plusieurs années le fardeau sera moins lourd, et c'est à peine si les contribuables en apercevront.

Les créances échues s'élèvent à un total de $170,000. Pour y faire face il y a $60,000 restant de la vente des terres inondées et $100,000 de la caisse des recettes qui l'Etat peut employer à cet usage sans nuire. Le déficit actuel est par conséquent de $190,000.

L'augmentation de taxe que recommande l'auditeur est le quinze sous par cent piastres, non compris une élévation proportionnelle du taux des licences, et des droits sur les escaves sur les compagnies d'assurances étrangères. Il faudrait aussi rappeler la loi des pensions et tâcher de réaliser quelque économie sur l'impression publique. Si la Législature partage ces vues et décrète les réformes nécessaires, le trésor aura annuellement un excédant de $160,000 qui lui permettra en cinq années d'acquitter ses présents déficit ainsi que les $300,000 de dette dont l'échéance est fixée au 1er juin 1857. Cela fait, le surcroît de revenu permettra de créer une réserve d'amortissement qui servira à éteindre graduellement ce qui restera encore de la dette publique.

M. Bordelon exprime dans son rapport des vues pleines de sagesse, et nous espérons que la Législature en fera l'objet de ses délibérations.

La dette de l'Etat se subdivise ainsi: $1,114,119 44 de dette proprement dite et $470,000 de dette générale.

Le rapport de l'ingénieur d'Etat est lettre morte, qu'il n'offrirait pas un très grand intérêt au lecteur: nous croyons donc devoir en passer sous silence pour nous en tenir aux principaux. Lorsque M. Morse est entré en fonctions les quatre canal-locks étaient ouverts; depuis cette époque quatre autres ont été ajoutés, ce qui porte à dix-huit le nombre des canal-locks. Le bassin de Carrollton est ouvert, et le bassin de Lake-Pontchartrain, à Lake-Port, à Lake-Borgne, à Lockport et à Barataria et de Lake-Borgne, à Lockport. Les deux écluses sont vieux et malades, quoique on entretienne pourtant quelque travailler. Les bassins étaient en fort mauvais état; M. Morse a du remédier en partie, et il a cherché à tirer parti des faibles moyens mis à sa disposition. Il est fort longtemps sur l'importante question du chemin de fer et sur celle du port de la Nouvelle-Orléans, au sud d'alluvion de la Louisiane. La quantité de matières étrangères que le Mississippi charrie avec lui est proportionnée à la rapidité du courant. M. Morse croit pour conséquent qu'il serait dangereux d'élargir le lit du fleuve en vue de trouver retrécir, car alors la rapidité serait moindre. Quant aux obstacles qui entravent la navigation de la Rivière Rouge, le meilleur moyen à employer pour les faire disparaître est celui que M. Maillefert a mis en avant avec tant de succès à New-York.

Une grande partie du rapport que nous venons brièvement d'analyser est consacrée à l'amélioration de la Rivière Rouge. Le bayou Boeuf, qui se décharge dans le bayou Lafourche au dessus de Thibodeaux, est le point de départ. Il est dans son lit, le niveau de l'eau dans le bayou s'élève chaque jour davantage et il en résulte de désastreuses inondations. Malheureusement les travailleurs et les bateaux mis à la disposition de l'ingénieur sont insuffisants, il serait urgent d'en augmenter le nombre.

La bibliothécaire de l'Etat est M. Henry Dart. Il est dans son rapport que 224 volumes et 48 cahiers dans le courant de l'année dernière, 192 acquis au moyen d'échange et 311 par les différents Etats de l'Union. Ces derniers volumes sont en général des ouvrages de droit ou des repertoires parlementaires. Il a reçu 1,000 volumes publiés par ordre de l'Etat ou achetés par l'Etat; il a reçu 8,579; 5,314 volumes de livres de droit et de documents publics ont été distribués parmi les officiers de l'Etat et autres, 200 exemplaires des rapports de la Cour Suprême ont été livrés sur l'ordre du trésorier d'Etat et 117 volumes ont été transmis aux gouvernements étrangers. En total, il a reçu 9,350 volumes et il en a cédé 6,626.

Les démocrates du Sénat se sont réunis hier matin pour délibérer sur la question sénatoriale. On pense qu'ils se décideront à faire un sénateur en remplacement de M. Benjamin. Les candidats dont on parle sont MM. Downs et Barton. Les hommes sont frappés de vertige: ils commettent des fautes qui les rendront bientôt odieux et ils perdront le fruit de leur triomphe.

Il paraît —Une dépêche télégraphique nous apprend que Billy Bowlegs et ses Séminoles ont repris la guerre aux Etats-Unis. Un enrôle de volontaires en Floride pour marcher contre les Indiens: le gouverneur de l'Etat prendra le commandement des troupes.

HAVANE.

Par l'arrivée du steamer Empire City, nous avons reçu des journaux de la Havane jusqu'au 15 de ce mois. Il nous apprennent que 2,363 personnes ont succombé au choléra et 287 à d'autres maladies, dans la ville de St Yago de Cuba, pendant le mois d'octobre, de novembre et de décembre.

Le marché pour l'établissement d'une ligne télégraphique devait être adjugé le 20 de ce mois.

Un incendie a éclaté à la Havane le 13 du courant dans la rue de Dragones: plusieurs maisons ont été dévorées par les flammes.

MEXIQUE.

Nous trouvons dans nos journaux de la Havane des nouvelles fort importantes du Mexique. Les révolutionnaires ont triomphé, et le général Arista, après avoir resigné la présidence de la République, s'est éloigné de Mexico. On se rappelle que le président espérait obtenir des pouvoirs extraordinaires, mais voyant que le Congrès ne paraissait pas disposé à les lui accorder il s'est décidé subitement, le 6 de ce mois, à rester à sa place et à prendre la responsabilité des événements. La nouvelle s'étant répandue dans la capitale toutes sortes de rumeurs alarmantes ont été mises en circulation, mais le peuple ne s'en est pas que médiocrement, car le soir tous les théâtres étaient envahis par la foule. Quelques étrangers ont pris en armes dans les cafés, mais ils n'avaient d'autre but que de se former en pelotonnes pour maintenir l'ordre. Le général Arista jouissait le Palais à une heure et demie du matin dans sa propre voiture, avec une escorte de cinquante hommes de la brigade de police urbaine, et de quelques soldats du 5e régiment. On ignorait de quel côté il se dirigeait. Le président de la Cour Suprême, Don José María Castillo Velasco, avait été mandé par Arista au lui confier avant de s'éloigner sa lettre de démission pour qu'il la transmit au Congrès.

Le lendemain les chambres se sont réunies et ont confié le pouvoir exécutif à Don Cevallos. Celui-ci a formé ainsi son cabinet: le général Blanco, à la guerre; senor Iturbide, au trésor, senor Ladron de Guevara, aux affaires étrangères, senor Fagoaga, à la justice. On ne pense pas que le gouvernement dure longtemps, ses auteurs du plan de Guadalajara conferent le pouvoir à un des chefs du parti révolutionnaire.

Le général Minon a été battu par Uraga. Le colonel Tenorio est entré à Queretaro à la tête de huit cents hommes déterminés à soutenir le plan de Guadalajara.

FAUX BILLET DE BANQUE.—Nous avons vu hier un billet de la Banque de Cité d'Orléans de la valeur d'une piastre, avec la signature parfaitement imitée de MM. Peters et Palfrey. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il n'existe pas ni de Banque de Cité d'Orléans, et que d'ailleurs les nombreux billets des banques indépendantes de la Louisiane sont de dimensions différentes. Ajoutons que ce billet avait été reçu dans la rue de la Hache dans une pulpe et n'a pas été accepté en paiement. Comme il y a encore probablement d'autres et étrangers, il est bon que le public soit averti.

Un bâtiment de Boston a donné dernièrement $1,000 pour contribuer à l'ouvrage chrétien dont sont proches les blancs bénis par M. Wilson et $1,000 pour contribuer à l'éducation du centième grand homme d'Hawaï américain.

Compagnie du Grand Chemin de Fer des Opelousas et de l'Ouest.

Les actionnaires de la Compagnie du chemin de fer des Opelousas se sont réunis hier soir, dans le bureau de cette Compagnie, conformément à la convocation qui en avait été faite.

Lecture est donnée du rapport du juge Overton, président de la Direction. Ce rapport démontre d'une manière évidente que les affaires de la Compagnie sont été conduites avec sagesse et habileté; il recommande que le capital de la Compagnie soit porté au chiffre plus élevé, et il espère que l'Etat accordera son soutien à cette entreprise. Des contrats ont été passés pour la fourniture de 4,000 tonneaux de rails en fer, livrables sur les wharfs d'Alger, à raison de $35 le tonneau. Mais depuis le jour où ces contrats ont été faits, le fer a hausse de $20 par tonneau, et cette hausse augmentera le coût du chemin, jusqu'à Washington, d'environ $600,000. Il est probable que d'ici à un an le chemin sera établi jusqu'à la baie de Berwick, et que l'année prochaine les résultats du Tache seront transportées en ville par cette voie.

L'ouest de l'Etat trouvera dans ce chemin, qui s'étendra bientôt jusqu'au Texas et plus tard jusqu'à l'océan Pacifique, une source de richesse inestimable.

Nous n'avons fait que tracer ici d'une manière rapide les principaux traits de cet important document, qui sera livré sous peu de jours à la publicité.

ASSOCIATION CORSOLIDER.—Il s'est glissé, dans le rapport du Bureau de Circulation, que nous avons publié hier matin, une erreur au préjudice de cette institution. Un changement de ligne, faute de copiste, a porté au passif ce qui devait figurer à l'actif et fait paraître cette Banque comme présentant un déficit de $30,890 78, tandis qu'au contraire, elle possédait alors, 25 décembre 1852, un excédant en caisse de $30,890 78 sur ses obligations.

L'IMPÔT A NEW-YORK.—Le *Herald* de New-York dans un article sur l'impôt dont sont grevés les immeubles de la ville impériale, fait la prédiction suivante :—Il paraît que dans l'espace de quatre années, la valeur des immeubles dans la ville de New-York a augmenté de $60,520,778, et celle des biens-meubles de $17,323,591. L'augmentation totale est par conséquent d'environ cent millions de piastres. L'or de la Californie a sans doute contribué en partie à ce résultat, mais l'accroissement de valeur est trop considérable pour qu'on s'arrête à cette seule cause, et il est à craindre que lorsqu'on commencera à ouvrir les yeux, le pays sera plongé dans une crise aussi terrible que celle de 1837 et 1836. La spéculation s'est laissée entraîner à toutes sortes d'excès: beaucoup de propriétés sont en vente en ce moment à Brooklyn et à New-York, et bon nombre de personnes qui ont commencé à bâtir se trouvent dans l'impossibilité de terminer les constructions qu'elles ont ordonnées. Les immeubles ne peuvent pas conserver longtemps leur présente valeur, et une dépréciation est aussi inévitable que le reflux qui succède au flux. En attendant, l'impôt a atteint a un chiffre qui doit inspirer les plus vives alarmes à toute la cité.

LES ESCLAVES AUX ETATS-UNIS.—Le résultat du dernier recensement démontre qu'en 1790 le nombre des esclaves aux Etats-Unis était de 697,879 et en 1850 de 3,170,589. C'est donc en soixante ans une augmentation de 2,481,692. Que devient en présence de ces chiffres le grand argument des abolitionistes, que dans l'esclavage la population noire tend constamment à décroître? D'ailleurs s'il en était ainsi, nous ne voyons pas pourquoi les Américains du Nord-Ouest dorment tant de leur sommeil, et laissent le champ du travail forcé. L'esclavage cesserait tout naturellement faute d'esclaves, puisque la traite, odieuse trafic, est aboli —De 1790 à 1840,—pour reprendre nos statistiques—le nombre des esclaves s'est accru annuellement de 47,831, de 1840 à 1850, l'augmentation a été de 69,525 par an, et elle sera probablement de 80,000 par an. Le chiffre des exportations entre 1850 et 1860 En 1820 il y avait aux Etats-Unis 1,538,128 esclaves: ce chiffre s'est presque doublé depuis. Le nombre des esclaves s'est accru dans les dix dernières années de 692,234; et il est probable que l'augmentation sera de 800,000 pour la période décennale dans laquelle nous sommes entrés. Le Kentucky et le Tennessee ont vendu cette année 10,000 esclaves, total qui à la fin de trente autres années sera porté à six millions et demi, et à treize millions au commencement du siècle suivant.

LE MESCHACEBÉ ET L'AVANT-COUREUR.—Nous avons reçu hier le premier numéro d'un journal double publié sur les confins des paroisses St-Charles et St-Jean-Baptiste, par M. PROSPER D'ARTUS, qui a depuis longtemps fait ses preuves dans la presse louisianaise. Le *Meschacebé* est le journal officiel de la paroisse St-Jean-Baptiste, et l'*Avant-Coureur*, le journal officiel de la paroisse St-Charles. L'éditeur déclare qu'il ne s'inféodera à aucun parti. La nouvelle feuille ne sera pas muette cependant, et ne se contentera pas d'être une pâle copie des journaux de la Nouvelle-Orléans. Loin de là, dit M. d'Artys, nous tâcherons, au contraire, de prendre l'initiative dans toutes les grandes questions politiques, commerciales, industrielles et agricoles. Nous les traiterons au point de vue national, sans prétentions systématiques et en éliminant les préjugés des différents partis.

RIXE FATALE.—M. JOHN BAKER SMITH, demeurant à dix huit milles environ de Baton Rouge, a été tué le 12 courant par M. Jacob Danziers. M. Smith était ivre, accompagné de plusieurs individus qui se trouvaient dans le même état il voulut pénétrer de vive force chez M. Danziers. Celui-ci ayant sommé à plusieurs reprises et inutilement les perturbateurs de s'éloigner se décida enfin à faire sur eux. La balle atteignit M. Smith et le tua. M. Danziers s'est immédiatement rendu à Baton Rouge où s'est livré aux autorités.

TOURS DE SCIENCES INDUSTRIELLES.—Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'avis public dans nos colonnes par M. LAMOUREUX, ex-professeur de mécanique, qui vient d'ouvrir incessamment un cours de sciences industrielles ou il traitera de la géologie, de la physique, de la chimie, de la métallurgie et de la technologie, appliquées aux constructions et à la mécanique. Ce cours, qui doit commencer le 2 du mois prochain et se terminer par un aperçu d'économie politique, dura cinq mois et se fera au Collège de la Louisiane, rue Dauphine. Les séances auront lieu le lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine, de sept à huit heures du soir.

SPECTACLES.

THEATRE D'ORLEANS.—La reprise d'un des ouvrages les plus populaires du répertoire lyrique de tous les peuples a lieu aujourd'hui au théâtre d'Orléans. Nous voulons parler de la *Favorite*. Cet opéra, tant aimé du public orléanais, sera exécuté par Mme Ponti, prêtresse de l'Hymen, et par Mme Tedesco, prêtresse de l'Amour.

THEATRE DES VARIETES.—Lola Montez joue ce soir dans le drame intitulé: "Lola Montez en Bavière."

PANORAMA.—Nous appelons de nouveau l'attention des amateurs de panoramas sur celui qui vient d'être exposé au No 136, rue de Chartres.

HIPPODROME.—Chaque représentation à l'Hippodrome de Dan Rice offre à la nombreuse assistance qui se presse dans l'enceinte un spectacle nouveau. Dan Rice amuse la vogue dans il est chef.

Chronique Locale.

PREMIERE COUR DE DISTRICT.—La Première Cour de District s'est occupée hier de l'affaire de John Marriner et John Beard, accusés d'avoir, le 2 novembre dernier, commis un meurtre sur la personne de Antonio Garcia du Chac-Isle. M. J. J. Lugenbuhl présentait la défense et l'accusation était représentée par l'adjoint-fiscal. Le jury a 3 heures, mais pas d'heures après un des membres fit dire à la Cour que un serment était dangereusement malade, que le prisonnier cherchait étant absolument nécessaire. Le juge, après avoir attendu jusqu'à 1 heure, fit venir le jury et demanda un prédécesseur s'il y avait probabilité qu'un verdict fut rendu. Le président ayant répondu qu'il ne pouvait pas que le jury, de concerté la Cour, avec le consentement des avocats, consentit à renvoyer l'affaire à un autre jour.

VOL.—Dimanche dernier, entre onze heures et minuit, un individu nommé Lédéjà, Dis Ne s'identifiant, assailli et renversé en face du marché à la viande du Deuxième District, a été volé de mille et une piastres en or et une somme de $50. Le nom de l'assaillant est Giovanni Forcas, la police est à sa recherche.

AUX DE CONFIANCE.—Elizabeth Dunning a déclaré à un officier de police que Mme Andrews qu'en décembre dernier, elle confia $20 à une personne à bord du steamer *Eagle City* et qu'elle n'a pas employé cette somme selon son instruction. L'examen de l'affaire aura lieu demain.

L'ouvrier Marcotte a été arrêté dimanche dernier dans la rue Bourgogne pour avoir occasionné du désordre, offert de la résistance à un constable de l'ordre et frappé un autre constable. Marcotte a été envoyée devant un juge de paix.

—Le recorder par intérim Andrews a envoyé hier les nommés Wm Simpson et Heim, pour un mois à la maison de travail.

—Cecilia Aitman, accusée de vols de paix sur le marché aux légumes, et Henry Porter, pour avoir occasionné du désordre dans la rue Dauphine, ont payé $10 chacune.

TENTATIVE DE VOL.—Thomas Burk dit John Clark a été arrêté hier dans le deuxième district pour s'être introduit dans le magasin de M. Thierry à l'enseigne Chemin de Repos et Berbigny, dans l'intention d'y commettre un vol. Le recorder par interim Andrews, après l'examen de l'affaire, a envoyé l'accusé devant le prochain Cour de District.

—Jack Gomez a été hier, devant le recorder par intérim Andrews, un affronté dans lequel il accuse un individu de lui avoir tiré à la tête une coquille d'huitre et de l'avoir blessé. Le recorder a ordonné l'arrestation de l'accusé.

ARRESTATION D'AUTRE DE CONFIANCE.—Ann Carrollcheal a déclaré hier au recorder par interim Andrews qu'un individu nommé Jacob Bennett a volé à Robert Bennett la somme de $60 pour lui remettre, disait-il, plaignante, l'ouvrage ne s'est pas trouvé de la somme. Bennett a été chargé. Un mandat d'amener a été lancé contre lui.

—Thomas Jones a été arrêté hier dans le Premier District sous l'accusation d'avoir volé à Mme Bonnet de la poche de Michel Dowe. L'examen de l'affaire aura lieu le 8 du courant.

—Le juge de Paix Premier District a arrêté hier John Pilon, âgé de quarante d'avril vold $20 à John Vidmaugue. John Vidmaugue, en outre devrons le représenter à la Cour.

—Le juge de Paix Premier District a arrêté hier John Dorsey et un nommé Mary Ann Dorsey, accusés d'avoir volé à Mme Dorsey, 2 pièces d'argent, contenant en billets de banque et en argent. Le recorder a renvoyé les prévenus devant l'inférieure.

Mlamme aux vagabonds—Deux prisonniers ont été arrêtés hier par le lieutenant Sullivan du Premier Arrondissement, pour vagabondage. Le recorder a renvoyé les prévenus devant le juge de paix.

FEUILLETON.

ISAAC LAQUEDEM,

Par Alexandre Dumas.

PROLOGUE.

LES GAETANI.

Une fois sur la via Appia, et entré dans l'enceinte de ce singulier faubourg qui prolonge Rome sur la route de Naples, à peu près comme l'épée du poisson armé prolonge son corps, le voyageur se trouva au milieu de l'étrange population dont nous avons dit un mot, et les détails qui lui avaient échappé lorsque, du haut du tombeau d'Aurelius Cotta, il avait jeté un vague regard du côté de Rome, durent nécessairement lui devenir visibles, mais encore se mettre, pour ainsi dire, en contact direct avec lui.

En effet, tandis que les grands bandits tels que les Orsini, les Gaëtani, les Savelli, les Frangipani s'étaient emparés des gros séjours, et y avaient mis garnison, les doléances, les vagabonds, les mendians, les petits voleurs enfin, s'étaient emparés des petits tombeaux, et y avaient établi leurs demeures.

Une partie de ces hommes que nous avons été consacrés à des usages publics; trouée dans un but de cupidité particulière, ils avaient, à la suite de leur dévastation, été tournés vers un but d'utilité générale. En effet, le colombarium de quelques-uns avait offert aux regards étonnés des déprédateurs une voûte arrondie solidement maçonnée au briques; de sorte qu'après avoir réfléchi à ce que l'on pouvait faire de ces ouvertures demi-circulaires, on avait résolu d'en faire des fours; chacun y venait donc, comme à la servitude banale d'un village normand, cuire son pain et sa viande. En outre, aux environs de ces fours, des espèces de rôtisseurs de bas étage s'étaient établis, et vendaient de la charcuterie, de la volaille, des poissons sécher et des pâtisseries aux soldats qui, les jours de paie, venaient, avec les malheureuses courtisanes vivant du luxe de cette misère, s'attabler dans l'intérieur ou aux portes de ces cabarets improvisés, et qui, le repas fini, allaient achever la journée, si c'était le jour, la nuit, si c'était le soir, dans ces lupanars mortuaires dont tout l'ameublement se composait d'un matelas étendu sur un sarcophage, funèbres unions de débauche en harmonie avec les populations et les localités au milieu desquelles elles s'élevaient.

Puis, comme l'église était une nécessité du XVe siècle, encore plus comme lieu d'asile que comme centre de prières, de temps en temps, au milieu de tous ces débris, apparaissait une civilisation d'économie, se dressait une espèce de temple, puisant par sa base, chrétien par son sommet, avec ses clochers à crénaux, son mur vert fortifié, et sa garnison de moines tenue au complet par le prieur ou par l'abbé, avec autant de soin et d'orgueil que les officiers et les capitaines en mettaient à tenir au complet leur garnison de soldats.

Plus d'une fois déjà nous avons entendu le voyageur parler du pardon qu'il venait solliciter à Rome, plus d'une fois aussi l'avons entendu mettre en doute l'application à son égard de la miséricorde divine, que l'on représente cependant comme infinie. Toujours, en pareil cas, il cherchait à essayer de cette miséricorde de Dieu, et de demander ce pardon qu'il a permis aux ministres de son Eglise d'accorder. Certes, les moines qui étaient chargés de répandre la parole du Seigneur au milieu de ce monde de reprouvés, devaient être habitués à de sombres confidences, et, à moins que l'abaudition—comme le voyageur l'avait du reste laissé entrevoir—ne pût descendre sur lui que des plus haute sommités de la hiérarchie ecclésiastique, nous le reprendrons, occasion était belle et valait bien qu'il vît, le cirque de Maxence,—ajoutait encore à l'illusion.

Les artres, enfin,—c'étaient les hommes des montagnes,—s'excavaient en bâton. Souvent, au fort de la mêlée, le fer de la lance était sémé par un vigoureux coup d'épée; dès lors, le valeur ou la fantaisie n'avait plus que son bâton; il fallait donc qu'il s'en fît une arme. C'était l'étude à laquelle se livraient ces hommes, et ils étaient arrivés à un tel degré d'adresse, que mieux valait avoir affaire à eux quand le fer était au bout de la lance que quand la hampe seule voltigeait entre leurs mains.

Gaëtano-le-Bâtard allait d'un de ces groupes à l'autre, encourageant les vainqueurs, raillant les vaincus, tirant de l'arc avec les Anglais, luttant avec les Allemands, jouant du bâton avec les montagnards.

C'était en partageant les jeux de ces hommes aux jours de repos, qu'il les entraînait à en faire les poussés en avant ou les rallait autour de lui aux jours de combat.

Du reste, des sentinelles veillaient aux murailles, les portes comme si l'ennemi est été campé à une portée de trait. La consigne était sévère, la discipline inflexible: on pouvait se fier à elles.

Pour le moment, Gaëtano le-Bâtard était assis sur le piédestal d'une statue abattue, et mangeait... à quoi? nul ne chosse dont rêvait le conducteur: si les Romains, à l'argent, à la guerre.

Il entendit derrière lui la marche régulière de plusieurs personnes, et se retourna.

Trois soldats lui amenaient un étranger.

Un des soldats vint à lui, et lui adressa quelques mots à demi voix, tandis que les deux autres, arrêtés à dix pas en arrière du premier, se tenaient à la droite et à la gauche de l'homme qu'ils conduisaient à leur chef, bien plus comme un prisonnier que comme un hôte.

Les Gaetani n'avaient pas, pour exercer l'hospitalité le Jeudi Saint, la même raison que les Orsini, aucun des leurs n'ayant été remarqué ni ce jour-là, ni aucun autre.

Gaetano inclina le haut de son corps pour écouter le rapport du soldat; puis l'ayant entendu.

—Ah! ah! dit-il; eh bien! qu'il approche.

Le soldat fit un signe; ses deux compagnons poussèrent l'inconnu du côté de Gaëtano-le-Bâtard.

Celui-ci le regarda venir sans se lever, jouant de la main gauche avec son poignard au manche doré, et, de la droite, avec sa moustache noire.

Puis, quand il fut en face de lui:

—C'est donc toi, dit-il, qui a la prétention de traverser nos domaines sans payer ton droit de passage?

—Monseigneur Gaetano, dit l'étranger en s'inclinant, je ne refuserais pas de payer, si je possédais la somme que vos hommes me demandent; mais je viens de l'autre bout du monde sans rencontrer la moindre bourse d'or.

—Comment, Gaetano demanda-t-il, tu ne vas pas, c'est à dire pour moi, qu'un million ne l'était pour celui qui a fait élever ce monument.

Et il montra du bout de son bâton le tombeau de Cecilia Metella.

—Alors, tu n'as pas même un écu romain!

—Vos soldats m'ont fouillé, Monseigneur, et n'ont trouvé sur moi que quelques sous de cuivre.

Gaetano jeta un coup d'œil interrogateur sur les soldats.

—C'est vrai! dirent ceux-ci, voilà tout ce qu'ils possèdent.

Et ils montrèrent quelques pièces de monnaie faisant peu près un demi pauli.

—C'est bien! dit Gaetano, on va te rendre tes bauques; mais tu n'en es pas quitte pour cela.

Alors, on vit ce que peut faire sur les hommes une grande émulation: chacun, à son tour, lança sa flèche, et, malgré la distance augmentée de dix pas, les cinquante flèches, en arrière étaient cinquante,—portèrent toutes dans le bouclier.

Onze flèches avaient frappé dans le cercle intérieur, mais, comme on l'avait prévu d'avance, les trois flèches les plus rapprochées de la mouche étaient celles d'Edwards, de Georges et d'Hérode.

—Bien tiré, enfans! dit Gaetano en battant des mains; on voit ce sur qui tu t'en dis le cave à la haute de ceux qui ont tiré ces dix flèches.—Et maintenant, ajouta-t-il, ces trois vainqueurs et a notre pèlerin.... —Etes-vous prêt? mon maître.

L'étranger fit de la tête, un signe affirmatif.

—Bon! dit le Bâtard, vous savez qu'il y a cinq écus romains pour celui qui mettra sa flèche plus près de la mouche! ..... Allons, au bouclier!

Un archer alla arracher de terre l'ancien bouclier, tout chargé de flèches comme un porc-épic, et y substitua le bouclier intact.

—Place! place! place! crie-t-on de toutes parts.

(A continuer.)

Vente à l'encan de Marchandises fidèles

L'attention des acheteurs est appelée à la vente de souliers français qui aura lieu aujourd'hui, à dix heures, au magasin d'encan de H. Peyshaud & Co., No 26, rue Vieille Levée, entre Bourgne et Bienville.

Une collection spéciale offerte aujourd'hui, sont positivement bien supérieures à aucune marques importées à la Nouvelle-Orléans. A vendre en gros et en détail par

J. J. TARDOS, Agent
No 26, rue Tchoupitoulas
et consignataire Royale et Quartier

Les consignés offrent à vendre les articles suivants :

10 quarts pipes vieux champagne cognac Mge. Cellier. 15 pièces cognac marque Delfin, Cognac, 1811 et autres marques, eaux de vie du pays, vieux Monongahela, et whiskey Bourbon, vin rouge de Bordeaux et de Bourgogne, Cognac Lestier, Chenevier Morgan, Hoss Brice et autres vins de première qualité, huile d'olive, absinthe, kirsch et genièvre de Hollande, vieux rum et un assortiment général de vins en cuve.

NADAUD BY TRIEL,
26, rue de Louis

ADOLPHE BLACHE,
90, rue Bienville, entre Conti et St-Bienville.

Ce magasin, complètement réassorti en vue des prochaines fêtes, se recommande par la diversité et la richesse des objets qu'il offre en vente. Les personnes qui désirent donner des étrennes y trouveront une variété d'articles de fantaisie ordinaires nouveaux, très bon marché.

Soies et Meubles.

Boîtes et nécessaires à ouvrage; nécessaires de voyage; Cassettes de marine;
Boîtes à gants, à mouchoirs et à bijoux;
Bagues en cornalines en acajou et palissandre;
Fauteuils et chaises pour enfants;
Tabourets, Ottomanes, Armoires et porcelaine colorée pour enfant.

Mercerie:

Gaupes et ceintures, Cravates, Bretelles, Bonneterie, Gants, Mouchoirs, Cols, Chemisettes, Bas, Chaussettes, Jarretières, Bretelles, Ceinturons, Bretelles, Cravates, Bretelles, Ceinturons, Bretelles, Cravates, Bretelles, Ceinturons, Bretelles, Cravates